



**Si le geste
est beau**

BENJAMIN FRANCESCHETTI

**Le complot est l'arme
des puissants**

Si le geste est beau

Benjamin Franceschetti

Si le geste est beau


la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-948-4

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

Un petit rond de taffetas rouge reposait sur l'œil mort du vieil homme. D'une main délicate, Fabre le décolla.

C'était l'un de ces confettis qui continuaient à voler dans les rues de Paris depuis Mardi Gras. Celui-ci avait dû se faufiler à travers la fenêtre brisée par l'explosion.

Le commissaire se releva, laissant le confetti tomber lentement au sol. Alors, comme s'il avait été jusque-là aveuglé par ce détail, Fabre remarqua le corps du vieillard, le sang qui s'écoulait de sa gorge entaillée par des éclats de verre, la chair déchiquetée qui saillait à travers les déchirures des vêtements. Il détourna le regard pour se trouver face à une jeune femme que l'on aurait pu croire vivante. Un pas de plus lui permit de constater qu'elle avait la nuque brisée. Plus loin, un homme gisait face contre terre, le bras gauche séparé du corps, le visage en miettes.

Il y avait du sang sur les murs, dans les assiettes et les tasses de porcelaine.

Le chef de la Sûreté, Xavier Guichard, se tenait immobile entre deux cadavres. Fabre hésitait à s'en approcher lorsque le préfet de Paris entra.

En raison de sa haute taille, il baissa la tête en passant la porte. Puis, sans doute en signe de respect envers les morts,

il la garda courbée. Fabre apprécia le geste. Lui-même était dans la pièce depuis dix minutes, et il avait la sensation que son menton s'était vissé à sa poitrine.

Le préfet enjamba un serveur allongé la main tendue vers la sortie, un trou à la place de l'œil gauche, le corps désarticulé. Les survivants et les blessés l'avaient piétiné dans leur fuite.

Une grimace déforma le visage poupin du préfet.

« Sept morts, murmura-t-il. Sept morts et des dizaines de blessés. En quelques secondes... »

Il interrogea Guichard du regard. Celui-ci se contenta de lisser sa barbe bien taillée en faisant un geste d'impuissance. Le préfet se tourna alors vers Fabre, qui ne trouva rien à dire non plus.

Un brusque éclair de lumière vint les surprendre. Un agent prenait la photographie d'un énième cadavre à l'aide d'un appareil haussé sur un trépied. Un peu plus loin, un membre de la Brigade scientifique inspectait le sol à la recherche de quelque chose. La police s'était modernisée grâce à Hennion, l'actuel préfet, et à son prédécesseur, Lépine, mais cela ne suffisait pas. Cela ne suffirait jamais.

« Un crime crapuleux, je peux comprendre, dit Hennion. S'il y a un *motif*...

– Il croit qu'il va changer le monde, monsieur. »

La réponse venait d'un quatrième homme, à peine entré dans la pièce. Les autres le saluèrent de la tête.

« C'était un attentat prévu à l'avance, continua-t-il. Deux au Châtelet. Deux devant le Luxembourg. Et deux ici. Trois attentats simultanés. À chaque fois, l'un attend dans la voiture pendant que l'autre lance la bombe.

– À ceci près, corrigea Fabre, que les autres se sont contentés de faire exploser des pans de mur vides sans blesser personne.

– De la destruction de biens, ajouta Hennion, mais pas de meurtre. La différence est capitale, Cerruti. »

Fabre se tourna vers le chef de la Sûreté, resté muet. Guichard semblait un naufragé à la dérive. Il se réfugiait dans le silence, dans l'indifférence peut-être, afin de ne pas montrer de faille. Victor Fabre aurait voulu faire pareil. En tant que subordonné, il ne disposait pas de ce luxe.

« J'imagine que notre tueur avait le même objectif, ou du moins la même consigne, répondit Cerruti... Et qu'il a changé d'avis.

– Mais justement ! s'étrangla Hennion. Qu'est-ce qui a bien pu le faire changer d'avis ? »

Guichard ouvrit enfin la bouche :

« L'anarchie. C'est bien ce qu'il a crié, non ? »

Fabre hocha la tête. Plusieurs témoins affirmaient que l'homme avait hurlé « Vive l'anarchie ! » avant de lancer la bombe. En d'autres termes, c'était un crime mystique, le fantôme d'Émile Henry ou de Ravachol. Mais nous étions en 1914 et les attentats fanatiques appartenaient au passé.

« Au fond, cela n'a pas d'importance, rétorqua Hennion. Ce qui compte, c'est que ces hommes soient sous les verrous au plus vite, quel que soit leur motif. »

Jugeant sans doute que sa consigne était claire, et poussé par un besoin devenu intenable de prendre la fuite, il retourna à la porte. Avant de l'ouvrir, il se tourna et ajouta d'une voix plus lente :

« Je mets tout le monde sur cette affaire, bien entendu. Interrogez les témoins, diffusez les signalements, questionnez les mouchards. Bref, faites le nécessaire. Et si vous ne trouvez rien, j'imagine que les Brigades mobiles s'en chargeront. »

Il s'échappa enfin. Un flash ponctua sa sortie. Fabre se plongea dans la contemplation des gestes du photographe qui,

satisfait, déplaçait le trépied vers le cadavre de la jeune femme. Gestes mécaniques, répétitifs. Les mêmes pour immortaliser des cadavres, des prévenus, ou des familles endimanchées.

Guichard, maintenant qu'il avait recouvré la voix, déclara avec amertume :

« Il a raison. Les Brigades vont tout faire pour nous damer le pion. »

Fabre se tourna vers lui. Durant une seconde, il ne sut pas quoi dire. Il fixa son chef de ses yeux tristes, les lèvres scellées.

« L'important est que quelqu'un mette la main sur le tueur, lâcha-t-il enfin. Le reste... »

– Autant faire en sorte d'y parvenir les premiers. La Sûreté a déjà trop mauvaise presse. »

C'était vrai. Mais c'était une constatation d'administratif. Le commissaire avait d'autres priorités. Il laissa passer un temps en dévisageant les victimes.

Guichard se mit à faire les cent pas dans la pièce. Fabre écouta le bruit de ses semelles sur le sol. Le chef de la Sûreté, voyant qu'on ne lui disait plus rien, se dirigea vers la sortie. De toute façon, que pouvait-il ajouter ? Fabre l'entendit refermer la porte. Le silence retomba.

Autour de lui, les scientifiques s'affairaient. Cerruti s'était rapproché.

« Un attentat anarchiste, prononça enfin Fabre en pensant à voix haute.

– En tout cas, cela y ressemble. La propagande par le fait. Ils espèrent inciter à la Révolution. Vous ne croyez pas ? »

Fabre haussa les épaules.

« La propagande a été abandonnée depuis trente ans pour une bonne raison : tuer des innocents n'est pas une bonne manière de convaincre les gens.

– N’oubliez pas que les autres lanceurs de bombe n’ont tué personne.

– C’est vrai. Mais ici, nous avons un homme qui a préféré faire couler le sang. Encore une fois : pourquoi ? »

À cet instant, comme s’il avait voulu répondre aux réflexions de Fabre, l’agent de la Brigade scientifique s’approcha en brandissant un petit objet rectangulaire.

« Voici la bombe. »

Fabre se raidit. Le scientifique, un jeune homme d’une maigreur à faire peur, restait tout à fait placide. Cerruti, égal à lui-même, n’eut aucune réaction.

C’était une boîte en étain qu’on avait soudée en laissant l’espace pour une mèche. Elle était cabossée et noircie, ce qui était normal après une explosion.

« Il doit rester des traces d’explosif à l’intérieur. Nous pourrions l’analyser. Si notre artificier ne se pique pas d’originalité, je gage qu’il s’agit d’un mélange de poudre noire et d’acide picrique.

– Et des balles, ajouta Fabre d’une voix grave. Il y a eu des blessés par balle. Dont le serveur. »

Le jeune homme le dévisagea comme s’il s’étonnait que le commissaire puisse non seulement parler, mais aussi émettre une remarque pertinente.

« Ce qu’il reste de la boîte en porte la marque, en effet. »

Il posa son index sur une bosse. Fabre se demanda en quoi elle se distinguait des autres.

« C’est ce qu’avait fait Vaillant au Parlement pour accentuer les dégâts », remarqua Cerruti.

Fabre fit de son mieux pour ne pas s’offusquer de l’indifférence de Cerruti. Lui-même, sans doute, avait été ainsi par le passé. Mais les années et l’expérience l’avaient rendu plus sensible. Ce n’était pas la première victime qui était la pire :

c'était celle que vous trouviez, vidée de son sang, après une carrière entière dans les forces de l'ordre. Car elle prouvait que vous n'aviez servi à rien.

Le scientifique, pour sa part, était aussi désincarné que Cerruti. Tandis que l'inspecteur palpait la bombe, l'autre le regardait faire d'un œil morne.

« J'espère que les analyses nous en apprendront plus, dit Fabre.

– Très certainement. Mais je ne sais pas si ce sera utile. »

Comprenant que la remarque du commissaire l'invitait à prendre congé, le scientifique récupéra la bombe des mains d'un Cerruti apathique, et s'éloigna. Les deux policiers se dirigèrent vers la porte.

« Il faut s'occuper des voitures, dit Cerruti. Elles ont sans doute été volées. On peut espérer qu'elles l'aient été dans une même zone, ce qui nous donnerait un espace de recherches.

– Bonne idée. Avant cela, organisez les interrogatoires des témoins. Il nous faut au plus vite un portrait convenable des terroristes. Et demandez à Garcin de nous dégouter une paire de mouchards. »

Cerruti s'étonna :

« Et vous ? »

– Je vais rendre visite à des connaissances. »

Fabre serra la main de son adjoint et sortit. Cerruti resta quelques instants dans la pièce.

Le scientifique avait disparu. Il n'y avait plus que le photographe. Un nouvel éclair de lumière attira un instant l'attention de l'inspecteur.

Pas assez longtemps pour oublier ce qui était devant lui.

Il observa le couple qui s'était trouvé le plus proche de l'explosion. Des jeunes gens, à en juger par ce qu'il en restait, presque des enfants. La moitié du visage de la femme avait été

emportée, ses jambes arrachées; on voyait l'intérieur de son ventre à la manière d'un fruit trop mûr. Quant à l'homme, ce n'était plus qu'un tas de viande informe aux membres éclatés, une gigantesque mouche écrasée.

Cerruti se précipita à l'extérieur.

CHAPITRE 2

« Tiens, Eugène ! Comment va, vieille branche ?

– Germain ! Content de te voir, tu es là depuis longtemps ? »

Les deux hommes se saluèrent en grelottant. Aucun des deux n'avait pris le temps de se couvrir convenablement avant de se précipiter sur les lieux.

« Une vingtaine de minutes.

– Des informations que tu voudrais bien transmettre à un concurrent ? »

Germain fit mine d'hésiter, puis éclata de rire et, ignorant sa force, donna une grande claque dans l'épaule d'Eugène Lepage. Celui-ci se contenta de sourire pour cacher sa douleur.

« Rien de particulier. Le préfet est à l'intérieur avec deux membres de la Brigade du chef. D'autres clampins interrogent les témoins.

– Et sur le crime ?

– Simple comme bonjour. Un homme descend de voiture, lance une bombe en criant une anarchisterie et s'enfuit.

– Très simple, en effet. »

Eugène se sentait déçu. Cela ne ferait pas un article très conséquent.

Il mendiait un travail de réécriture à *L'Aurore*, où l'on voulait parfois de lui, lorsqu'il avait appris la nouvelle. Aussitôt, il s'était

précipité sur place afin d'être le premier à écrire un papier qu'il lui faudrait ensuite proposer avec force courbettes aux rédactions où il avait un contact. De longues heures s'annonçaient, passées à écrire sur un mode pathétique un résumé de l'événement sans aucune garantie d'être payé pour ses efforts – et avec le risque qu'un journaliste plus connu s'accapare son travail, à moins de mettre en valeur son flair journalistique par la découverte d'une piste inattendue.

Dans ce but, il lança une hypothèse en l'air :

« Un lien avec Bonnot, tu crois ? »

Germain leva les sourcils.

« Pourquoi ? »

Eugène, qui avait parlé sans réfléchir, marmonna :

« Ce sont des anarchistes.

– Non, raisonna Germain, Bonnot utilisait l'anarchie comme un prétexte. C'était un vulgaire voleur. Ici, on pourrait davantage les comparer à Ravachol. »

Germain allait se lancer dans une longue dissertation. Eugène, cependant, commençait à trouver sa propre hypothèse intéressante. Elle faisait écho à des rumeurs persistantes :

« N'empêche qu'après le procès de la bande, on disait qu'un des bandits était toujours dans la nature. Tu ne te souviens pas ?

– Tu veux parler des contes colportés par le gros Léon dans *L'Action française* ? Tu ne parles pas sérieusement !

– Tout le monde sait qu'il y a eu des manipulations lors du procès. Dieudonné était innocent. Je me fiche que cette idée soit défendue par l'extrême droite : on ne peut pas écarter cette possibilité d'un revers de la main. »

Germain leva les yeux au ciel.

« Et même si c'était vrai ? Tu vas me dire que c'est ce complice caché qui aurait monté une nouvelle équipe ? Dans quel but ?

– Je ne sais pas. Venger ses camarades...

– Pourquoi ne l'aurait-il pas fait plus tôt ? »

Eugène eut envie de quitter les lieux, car il n'avait rien d'intelligent à répondre. En fait, il trouvait ses propres questions idiotes. Et cela l'énervait.

Depuis maintenant trois ans il s'efforçait de suivre toutes les affaires criminelles un tant soit peu hors normes, dans l'espoir de mener sa propre enquête mieux que la police et d'atteindre le succès en permettant d'arrêter un coupable. À chaque fois, il s'embourbait dans des hypothèses absurdes, et l'enquête se résolvait sans lui. Pendant ce temps, Germain avait connu une ascension fulgurante grâce à quelques indiscretions mondaines. Eugène n'avait pas les relations lui permettant de faire de même, mais il ne l'aurait pas souhaité de toute façon. Il n'aimait guère les ragots.

Au fond, il aurait voulu que les faits divers se transforment en romans policiers. Il aurait été Rouletabille, journaliste-détective emporté sur des chemins improbables. Mais il n'était qu'Eugène Lepage, pigiste sans talent dans un journal à l'agonie. Tous les meurtres sur lesquels il avait essayé d'enquêter s'étaient résolus de manière décevante, sans vaste conspiration, sans motifs ésotériques. À chaque fois, pendant qu'il montait ses intrigues romanesques, ses collègues allaient au plus simple, suspectaient l'amant éconduit ou la mariée jalouse – et ils avaient raison. Il lui manquait peut-être le flair du journaliste, le sens du réel. Il croyait trop aux coups de théâtre.

Un homme à la carrure épaisse et aux cheveux gris sortit du café de Flandres. Ses mouvements étaient lents, ses yeux tristes.

« Victor Fabre, annonça Germain. Un pilier de la Brigade du chef, la crème de la crème du Quai des Orfèvres. En fait, surtout un policier scrupuleux, qui a obtenu cette place grâce à ses années de loyauté. Un fonctionnaire, en somme. »

Le commissaire rejoignit le préfet et le chef de la Sûreté. Les trois hommes échangèrent quelques mots. Eugène fit de son mieux pour analyser leur posture et leurs gestes.

« Hennion a l'air sur les dents, dit-il.

– Inévitable, répondit Germain. Si les anarchistes ont le temps de recommencer avant que Fabre ne les arrête, tu imagines le bilan...

– À condition qu'ils recommencent.

– En tout cas, avec sept cadavres, si l'enquête tourne au fiasco, Hennion peut dire adieu à son poste. Même Lépine, après un règne de vingt ans, a dû plier bagage parce qu'il a mis trop de temps à appréhender Bonnot... L'ironie, là-dedans, c'est que Lépine subissait la concurrence des Brigades du Tigre, mises en place par Hennion. Et maintenant, Hennion va être mangé à la même sauce. »

Eugène écoutait d'une oreille distraite. Germain avait la mauvaise habitude d'enfoncer les portes ouvertes – une autre qualité de journaliste, il fallait bien l'admettre.

Un troisième homme, grand et sec, rejoignit Fabre et Hennion. Devant le Flandres, une foule de badauds et de curieux se formait, profitant du départ des policiers.

Voyant qu'Eugène ne l'écoutait plus, Germain cessa son discours :

« Allez, mon vieux, j'ai un papelard à faire. Je te souhaite bonne chance ?

– C'est ça. Je t'en souhaite autant. Mais tu as déjà ta place, veinard. »

Eugène resta sur les lieux quelques minutes.

Le préfet et ses deux interlocuteurs avaient disparu. Une grappe d'agents de la paix éloignait les curieux.

Il prit son carnet et écrivit la date : mardi 10 mars 1914. À côté, en majuscules, un titre : « Attentat anarchiste ! »

Aussitôt, il leva son crayon. Ce n'était pas assez frappant. « Le massacre du Flandres » ? « L'explosion terrible » ? « La bombe tueuse » ?

Il laissa la question en suspens et s'attela à la suite.

Situation initiale : *À quatorze heures, le café de Flandres débordait de vie, d'animation, de rires. Une clientèle de luxe y était venue déjeuner, dans la plus parfaite insouciance. Puis l'événement : Soudain, un homme, ivre de folie, enivré de rage meurtrière tels les mystiques des temps païens, pousse un cri d'horreur : « Vive l'anarchie ! »*

Ensuite, une description elliptique du massacre : *La bombe explosa dans un silence de mort. Six innocents furent fauchés aussitôt, tandis que l'assassin s'enfuyait en riant aux éclats. Ce dernier détail était une invention qui aurait pu avoir sa place dans le racoleur Œil de la police.*

Les bandits s'enfuirent en voiture ; leurs complices moins sanguinaires, ailleurs dans la capitale, en firent de même. Fin ?

Il avait de quoi gagner encore une ligne, en annonçant une suite. *La police, menée par l'illustre commissaire Fabre, pourrait-elle leur mettre la main au collet, avant qu'ils ne frappent de nouveau ?*

Eugène referma son carnet. Durant une seconde, il fut satisfait.

Puis il soupira. Tout cela était inutile. Un collègue plus réputé avait sans doute déjà proposé une copie. Les grands faits-diversiers ne perdaient pas de temps à se déplacer : ils reformulaient ce que des pigistes désespérés leur expliquaient par téléphone.

Un confetti se posa sur sa main, poussé là par une légère brise. Eugène le décolla d'une pichenette. Deux semaines s'étaient écoulées depuis Mardi Gras, mais des confettis volaient encore dans les rues, et en cherchant bien on pouvait même

trouver quelques serpentins pendus aux branches des arbres, scintillant dans l'étrange lumière du mois de mars.

Étrange époque, songea-t-il, où l'on pouvait passer en un instant de l'insouciance à l'horreur. En fin de compte, il n'était pas à plaindre.

Cela le décida : il allait tenter sa chance. Après avoir essuyé un refus, il mendierait un travail de correction puis, à la nuit tombée, il irait se consoler entre les bras de Gwen. Elle, au moins, lui permettait de trouver du charme à la réalité.

Impatient d'avoir fini ses épreuves, Eugène retourna à la rédaction de *L'Aurore*.

CHAPITRE 3

Après quelques minutes à marcher seul, Fabre sentit sa respiration se radoucir. Au Flandres, les morts étaient trop proches et, par leur seule présence, ils lui prouvaient son inutilité.

Sans aller jusqu'à défendre la sensiblerie, le commissaire considérait qu'il était nécessaire, d'un point de vue déontologique, de partager un peu du calvaire des victimes.

La Brigade du chef étant le sommet de sa carrière, il n'espérait plus aucun avancement. Il n'avait pas non plus de goût pour cette curieuse célébrité qu'offrait l'époque aux détectives, et il n'aimait guère résoudre des énigmes. Il n'avait donc qu'une raison de poursuivre son métier : le sentiment d'une proximité avec les victimes, et cette impression étrange qu'une autorité plus haute lui avait imposé le devoir de les venger.

Cela ne l'empêchait pas, parfois, de prendre les criminels eux-mêmes en pitié. Certains étaient avant tout des victimes – des circonstances, de leur éducation, de toutes sortes de choses dépassant les capacités individuelles. Dans le cas du Flandres, cependant, il n'arrivait pas à imaginer qu'on puisse trouver la moindre excuse à celui qui avait commis ce carnage.

Alors, après avoir échangé quelques mots avec le juge d'instruction, il avait abandonné Cerruti à ses recherches sur

les automobiles volées et laissé à Guichard le soin d'organiser lui-même les investigations.

Il avait une femme à voir.

Arrivé devant le numéro 46 de la rue Julien-Lacroix, il eut besoin d'un instant pour trouver son courage. Ceci fait, il grimpa les escaliers à vive allure, afin de s'engager dans cette démarche au plus vite. De même, il frappa à la porte avant de se laisser le temps de changer d'avis.

Une petite femme aux cheveux bruns et aux yeux clairs ouvrit la porte. Son visage rond se tendit quand elle le reconnut.

« Qu'est-ce que vous fichez ici ? »

Il ne s'attendait pas à meilleur accueil.

« J'ai besoin de vous parler, Rirette, dit-il d'un ton doux. Vous pouvez peut-être m'aider. »

Elle ne répondit pas, ne fit pas le moindre mouvement. Il y eut un long silence. Fabre se sentit mal à l'aise. C'était sans doute ce qu'elle souhaitait. Seulement, elle n'avait pas encore refermé la porte : elle attendait des précisions.

« Il y a eu des morts. Sept. Au Flandres. À cause d'une bombe lancée par un homme qui se proclame anarchiste. À en croire ce qu'il a crié, tout du moins. »

Elle haussa les sourcils. Ce fut son seul mouvement.

« Je ne sais pas ce qu'ils veulent, mais il y a fort à parier qu'ils recommenceront.

– *Ils ?* »

Parfait. La partie était loin d'être gagnée, mais le poisson était ferré.

« Ils sont au moins six. Les autres ont lancé des bombes contre des murs vides. Tout cela ressemble fort à de la propagande par le fait, et vous comprendrez donc...

– Que je suis suspecte ?

– Pas le moins du monde. Nous savons que vous avez rompu avec ce monde-là et que vous condamnez la violence, Rirette. Seulement, je sais aussi que vous avez de nombreux liens avec les franges les plus marginales du mouvement anarchiste... »

Il s'arrêta un instant, se maudissant lui-même, le temps qu'elle saisisse la menace implicite.

« Puisque vous me connaissez si bien, vous savez surtout que je ne donnerai jamais des camarades, même si je ne soutiens pas leur combat. »

À vrai dire, les principes de la jeune femme n'avaient pas toujours été aussi rigides. Il avait donc prévu un atout de choix. Un mensonge, qu'il présenta en se maudissant une seconde fois :

« Et si cela peut vous ramener Victor avec trois ans d'avance ? »

Enfin, quelque chose bougea dans le visage lisse de Rirette Maîtrejean. Ses traits se détendirent. Cela pouvait manifester aussi bien la surprise que la peur ou l'intérêt. Sans doute un peu des trois. Elle ouvrit la porte en grand.

« Venez. Quelques minutes, pas plus. »

À l'intérieur, deux petites filles le toisaient avec suspicion. Fabre n'avait pas l'allure des relations habituelles de leur mère.

« Je vous prépare du café. Maud, Sarah, allez jouer plus loin. »

Sans un mot, les fillettes obtempérèrent. Fabre s'avança vers la cuisine attenante au salon, dans laquelle Rirette s'activait déjà. Il remarqua d'un ton sarcastique :

« Voilà deux enfants qui se tiennent sages... c'est peu libertaire, il me semble ?

– Elles ont l'habitude d'être chassées du salon. Il y a souvent du monde ici, et je ne souhaite pas qu'elles entendent les discussions que nous avons.

– Quel monde, si je peux me permettre ?

– Des amis, soupira Rirette. Mon ancien mari, Louis, les rares fois où il n'est pas en prison. Si vous comptez me questionner sur ma vie dissolue, la porte est là-bas.

– Pas du tout. Je sais que vous êtes rangée, Rirette. Vous travaillez à la Compagnie des eaux, vous faites de votre mieux pour élever vos filles en vous tenant éloignée des projets douteux de vos anciens camarades... »

C'était un coup risqué : il lui montrait qu'il ne la suspectait pas, tout en lui faisant comprendre qu'elle était surveillée de près. Un geste d'amitié et une menace en même temps.

Si elle ne coopérait pas, elle connaissait les risques : elle avait déjà fait de la prison. Restait à savoir si ce serait suffisant pour la pousser à aider un « roussin ». C'était ici qu'intervenait la récompense. Son compagnon, Victor Kilbatchitch, dit Victor Serge, était en prison depuis l'affaire Bonnot, et son appel avait été rejeté. Il ne retrouverait pas la liberté avant 1917 – à moins d'une intervention de Fabre.

La carotte et le bâton.

Bien sûr, tout cela n'aurait pas la moindre chance de fonctionner, s'il n'avait pas déjà de bonnes relations avec Rirette Maîtrejean.

« Installez-vous au salon. J'arrive. »

Il la laissa finir sa tambouille, et repensa à la manière dont il l'avait rencontrée.

Deux ans plus tôt, quatre hommes – Bonnot, Callemin, Garnier, et un autre complice non identifié – avaient détrossé un garçon de banque. De là, les événements s'étaient précipités, les cadavres s'étaient empilés : un veilleur de nuit puis un agent de police tués par Garnier, un couple de vieillards assassinés lors d'un cambriolage par deux compagnons de la bande, Metge et Carouy. Malgré l'intensité de la traque, ils avaient encore eu le temps d'effectuer un cambriolage à

Chantilly, mettant à mort deux employés. Rirette et Victor dirigeaient *L'Anarchie*, un journal autour duquel gravitaient plusieurs « illégalistes ». Ils s'étaient donc retrouvés mêlés à l'affaire : sans partager elle-même les méthodes de la bande, Rirette avait hébergé Callemin et Garnier durant leur fuite.

Fabre l'avait interrogée à plusieurs reprises. Cela n'avait mené nulle part, si ce n'est qu'ils avaient lié connaissance. Elle appréciait sa douceur et sa courtoisie – des vertus qu'elle avait rarement trouvées chez ses collègues.

Lors du procès des complices, Victor avait été condamné à cinq années de réclusion, tandis que Rirette était relâchée. Fabre avait appuyé en faveur de son acquittement ; il n'y était sans doute pour rien, son avis n'ayant aucune valeur juridique, mais il l'avait laissé entendre, dans l'espoir de conserver ainsi une potentielle alliée au sein des cercles anarchistes.

Restait que Rirette, peu naïve, était consciente des motivations de Fabre : il devait, encore et toujours, gagner sa confiance.

« Voilà. »

Elle posa deux tasses fumantes sur une petite table basse et lui adressa une œillade amusée.

« Laissez-moi résumer, commissaire. Vous me surveillez avec attention. Pas que ça m'étonne, ni que ça me flatte : j'ai remarqué plus d'une fois vos mouchards qui me collaient aux basques. C'est le jeu. Vous savez donc que je n'ai pas tout à fait coupé les ponts avec mes anciennes fréquentations, et vous comptez sur mon aide. Fort bien. À ce que j'en comprends, vous n'hésitez pas à me coffrer, sous un faux prétexte, si je refuse de vous aider... »

Fabre marmonna une objection vague mais Rirette continua :

« Et si j'ai la gentillesse de vous prêter main forte, vous voulez me faire croire que vous appuierez la libération anticipée de Victor... »

Fabre hochait la tête, mal à l'aise. Les choses ne se passaient pas comme prévu.

« Vous avez pris vos distances en termes clairs avec l'illégalisme... »

C'était une dernière tentative pour entrer dans ses bonnes grâces. Trop tard :

« Vous me connaissez bien, commissaire. Vous savez donc que je ne suis pas une gourde. »

Ce qu'il savait, en tout cas, c'était qu'elle n'hésiterait pas à lui rentrer dans le lard plutôt que de se laisser convaincre. Il prit sa tasse en souriant. Un sourire trop crispé.

« Je vous l'ai déjà dit, Rirette, j'ai besoin de vous. Si vous avez cru percevoir des menaces dans mes propos, je m'en excuse. Je ne ferais jamais enfermer un innocent, à plus forte raison une femme, sans motif valable. »

C'était vrai. La plupart du temps.

« Inutile d'insister pendant une heure. De toute manière, malheureusement pour vous et pour ce pauvre Victor, je ne suis au courant de rien.

– De rien ? »

Elle secoua la tête.

« De mon point de vue, commissaire, les illégalistes et les terroristes font du mal au mouvement. Personne n'est jamais devenu anarchiste suite à un massacre. Personne. Et Bonnot, Callemín, Garnier... De vulgaires bandits avides d'argent. Rien à voir avec le bel idéal philosophique de Libertad. »

Libertad, Joseph Albert, véritable nom inconnu, se récita le commissaire. Curieux personnage aux jambes atrophiées, fondateur de la Ligue antimilitariste et des Universités populaires. Partisan de la propagande par le fait, grande figure de l'anarchisme parisien, et surtout maître à penser de Rirette. À sa mort en 1908 elle avait récupéré son journal, *L'Anarchie*.

Ce qu'elle oubliait de mentionner, c'était que *L'Anarchie* avait souvent fait l'apologie de la lutte armée, sous la direction de l'un comme de l'autre.

« Je n'ai jamais porté la violence dans mon cœur, continuait-elle cependant. On ne me parle donc pas de ce genre de projets. D'ailleurs, il ne vous aura pas échappé que je ne suis plus en odeur de sainteté parmi mes anciens amis... »

Quelques mois plus tôt, en effet, Rirette avait accepté de partager ses « souvenirs » sur la bande à Bonnot dans *Le Matin*. Fabre, qui suivait avec intérêt autant que par nécessité les remous des milieux anarchistes, se souvenait de la polémique qui en avait résulté.

« J'ai été traitée de gueuse, de vipère, de radeuse. Alors, vous vous doutez bien que je ne suis plus dans la confiance de grand monde. »

Fabre vida ce qu'il restait de café et prit une voix pensive :

« Pour être honnête, je m'attendais à une telle réponse. Ce qui m'étonne, c'est que nous soyons en train de prendre un café dans ce cas. »

Elle se leva pour rapporter les tasses vides dans la cuisine.

« Ne sous-estimez pas le plaisir de votre compagnie, commissaire. »

Fabre, circonspect, hésita à la suivre, puis se ravisa. Après quelques instant, elle réapparut dans le salon avec un sourire triste.

« Et je voulais pouvoir vous observer un peu. Je n'ai rien à vous donner, commissaire, mais on ne peut pas présager de l'avenir. »

Soudain, elle parut très fatiguée.

Rirette Maîtrejean n'avait pas encore trente ans et pourtant, en cet instant, elle en faisait vingt de plus. L'équipée de Bonnot, le procès, la prison ; l'éloignement de Victor, la haine de ses

camarades : elle vivait à la marge d'un milieu marginal. On pouvait voir les efforts que cette courte vie en dehors des règles lui coûtait.

« Alors, commissaire, il y a une chose que je veux savoir, et c'est pour cette raison, cette raison seule, que je vous ai ouvert ma porte... Êtes-vous sincère lorsque vous parlez de Victor ? »

Il comprenait, maintenant. Depuis le début, il pensait mener l'entretien ; en réalité, c'était elle qui l'analysait. La suite dépendrait de sa réponse. Fabre s'était décidé à mentir ouvertement à Rirette, alors qu'il détestait ces méthodes. À présent, sa volonté s'écroulait :

« Non, Rirette, avoua-t-il d'une voix grave. Je suis désolé. »

Il se maudit de nouveau. Avec moins d'amertume que les fois précédentes. Sur le visage de l'anarchiste apparut un sourire faible qui ne parvenait pas à cacher la fatigue ni le dégoût de cette vie où les plaisirs les plus simples s'obtenaient dans la douleur.

« Je m'en doutais, commissaire. »

Le sourire disparut.

« Vous comprendrez que, dans ce cas, nous n'avons plus rien à nous dire. »

Aucune demande de négociation avec le parquet, le préfet, le président, une quelconque autorité. Elle économisait sa salive : ce ne serait qu'un mensonge de plus.

Fabre se leva en silence et marcha à pas lourds jusqu'à la porte. Rirette le suivit, muette. Une fois sur le perron, il se retourna.

« Rirette, je peux demander à Henn... »

Elle ferma la porte lentement, le visage lisse. Il ne termina pas sa phrase.

CHAPITRE 4

*Dansons la Ravachole
Vive le son, vive le son
Dansons la Ravachole
Vive le son d'explosion !*

Cela faisait une bonne demi-heure que Lola, de son vrai nom Dolorès Castel, chantait à tue-tête toutes les rengaines qui lui passaient par la tête, du moment qu'elles avaient un lien de près ou de loin avec la Révolution, l'anarchie, ou simplement la liberté. Entre chaque strophe, elle riait aux éclats.

Elle se sentait comme une reine de cabaret – si on oubliait, bien sûr, qu'elle se produisait sur le siège passager d'une Delaunay-Belleville et qu'elle n'avait pour tout public que Louis, lequel était avant tout préoccupé par sa conduite. Dans les lignes droites, il prenait tout de même le temps de faire les chœurs et elle tentait de lui arracher son casque en cuir ou ses lunettes d'automobiliste, par pure gaminerie.

Le trajet s'était passé dans un état d'euphorie, depuis Paris jusqu'aux abords d'Herblay.

*Ah ça ira, ça ira, ça ira
Tous les bourgeois goût'ront d'la bombe*

*Ah ça ira, ça ira, ça ira
Tous les bourgeois on les saut'ra !*

Les premières maisons d'Herblay apparurent derrière un bosquet. Lola se mit à hurler :

« On les saut'ra ! »

Ils prirent une piste qui s'écartait du village, contournèrent un large bosquet et, après quelques virages sous les arbres, se retrouvèrent tout à coup en vue de la maison.

Une cachette idéale, perdue au milieu des bois. Proche d'Herblay, et malgré tout suffisamment à l'écart pour qu'on ne puisse pas les voir. Lola appréciait l'endroit, même si Paris lui manquait : il y avait des avantages à vivre dans cette large bâtisse, avec des poules, un potager, des amis. Elle chanta donc de plus belle.

Louis stoppa la voiture à quelques mètres du perron, à côté d'une petite cabane qui était comme un reflet miniature de la maison.

Devant la porte d'entrée, sur les marches de la terrasse qu'ils avaient aménagée, un homme fumait la pipe en regardant les nuages : Amédée Forcassin, que tout le monde appelait « la Cigale ». Les gens pensaient que c'était à cause de sa silhouette longue et maigre. Puis en l'entendant parler, ils supposaient que c'était en raison de son origine provençale. En réalité, il avait surtout en commun avec l'insecte le goût du farniente.

Lola sauta hors de la voiture, prête à faire avec lui une valse au son de sa propre voix :

*Quand nous en serons au temps d'anarchie
Les humains joyeux auront un gros cœur
Et légère panse.*

Après avoir fait quelques mètres, cependant, elle se rendit compte que la mine de son compagnon n'invitait pas aux effusions de joie. Son chant se termina dans un étrange gargouillis.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Louis arrivait derrière elle.

« Une tuile ? »

La Cigale se gratta la barbe. Il cherchait comment annoncer ce qui était de toute évidence une mauvaise nouvelle. Lola sentit la peur la gagner.

D'une voix cassée, qui n'était pas sans rapport avec le grésillement des ailes de l'insecte, il annonça :

« Arthur a tué des gens. »

Louis envoya la porte contre le mur.

Arthur était allongé sur le canapé du salon, en train de lire un large volume. Avant que Lola ne puisse faire un geste pour le retenir, Louis était déjà en train de l'attraper par le col.

« Espèce de petite saloperie... »

Arthur se laissa soulever en l'air, pendant que Louis s'énervait de plus belle :

« Je vais te saigner ! »

Lola aurait aimé que ces paroles se concrétisent. C'était peu probable : Louis n'avait jamais tué personne. Et s'il devait commencer bientôt, ce qui était tout à fait envisageable, ce ne serait pas en s'en prenant à l'un de ses compagnons.

Pourtant, Arthur n'était pas le plus agréable des compagnons. Avant de le rencontrer, elle le connaissait comme « l'Alchimiste », un fabricant de potions réputé dans les bas-fonds. Il vendait poisons et mixtures aux effets sinistres en s'inspirant de vieux grimoires médiévaux. L'une de ses amies était allée le voir afin de « soigner » une grossesse non désirée. Et voilà

qu'elle faisait équipe avec lui, et il s'avérait aussi antipathique que sa réputation le laissait présager.

Mais il était l'un de leurs complices. Ils avaient le même but. Il vivrait donc.

Louis le plaqua contre le mur ; à ce moment, l'Alchimiste lui donna un coup de genou dans le ventre, lui faisant perdre sa prise. Il s'esquiva sur le côté et fila se réfugier derrière Lola.

« Tout doux, Louis, tout doux... On va causer. »

Le ton sarcastique fit enrager Lola. Elle lui colla une gifle retentissante, puis le saisit par le col, de la même manière que Louis venait de le faire.

« Comment tu veux qu'on reste calmes, d'après toi ? »

Il lui attrapa le poignet au moment où elle allait lui asséner une seconde gifle. La bouche tordue dans une sorte de sourire pervers, il demanda :

« Dites, les copains, on va se prendre le bec longtemps ? Qu'est-ce qui vous arrive ? »

Louis eut un nouveau geste de colère, et la Cigale lui fit signe de se contenir.

« Tu as tué des gens. On devait casser des pierres sans blesser personne... »

– Et à quoi ça aurait servi ?

– À faire parler de nous ! cria Lola. C'était le plan ! »

Il lui lâcha la main.

« Maintenant, continua-t-elle d'une voix plus basse, tout ce que tu vas attirer sur nous, c'est la police et la mort. Personne nous soutiendra. Personne... »

– À quoi ça sert, des bombes qui ne tuent pas ? »

Malgré leur colère, Lola et Louis ne surent pas, sur l'instant, ce qu'il convenait de répondre. Un silence gêné s'installa dans la pièce. C'était ce qu'il y avait de plus antipathique avec

l'Alchimiste: il n'avait aucun scrupule à affirmer des vérités difficiles à entendre.

« Des policiers, j'aurais été d'accord, reprit enfin Louis. Mais des innocents, des... »

– Y a pas d'innocents. Surtout chez les bourgeois. Tous les jours, de vrais innocents meurent. Pourquoi ? Pour que ceux nés au bon endroit aillent faire les beaux sur les Boulevards... »

Lola connaissait ce discours par cœur. Les hommes de la bande ne cessaient de le ressortir à chaque occasion. Elle, qui était entrée dans ce monde par la petite porte, devenait méfiante lorsqu'elle entendait ces jugements définitifs. L'oppression, l'injustice et l'exploitation existaient. Elle en avait une conscience aiguë, elle en avait été victime. Elle avait vu comment vivaient ses parents, elle savait comment elle-même aurait vécu si elle n'avait pas fait le pari d'une vie en marge de la société. Et elle n'ignorait rien de la manière dont la société traitait ceux qui étaient à la marge ou tout en bas. Mais elle n'était pas à l'aise lorsqu'on lui expliquait que ceux qui avaient la chance de ne pas être écrasés étaient par définition des écraseurs.

« Tes victimes, elles avaient tué des gens ? Ou elles t'ont juste croisé au mauvais moment ? »

L'Alchimiste la regarda de pied en cap, comme s'il était surpris qu'elle parvienne à articuler une objection. Louis, lui, avait la mine patiente qu'il arborait toujours lorsqu'elle se piquait de discuter d'idéologie. Ce milieu féru d'idées neuves, de progrès social et spirituel, supportait mal qu'une femme puisse réfléchir toute seule.

« Pourquoi on se bat, Lola ? »

Elle haussa les épaules :

« Pour Isidore.

– Pour la liberté. Pour l'anarchie.

– Toi peut-être. Moi je suis là pour Isidore. Pas pour faire la guerre.

– C'est la même chose. On sauvera pas Isidore sans faire la guerre à l'État. Tu crois qu'on va la gagner en jetant des bombes sur des murs vides ?

– Et tu crois qu'on y arrivera en tuant des gens ?

– On arrivera quelque part, en tout cas. »

Elle voulait lui répondre que ce à quoi l'on pouvait parvenir en tuant des innocents ne l'intéressait guère. Mais avant qu'elle le fasse, une voix grave, plus forte, les coupa :

« On va surtout se faire tuer. »

Lola se retourna. Les deux derniers membres de l'équipe venaient d'entrer.

Devant se tenait Georges, dit « Casse-Tête ». Grand, large d'épaules, avec des mains de bûcheron, il en imposait déjà en temps normal. Le calme avec lequel il abordait la situation le rendait encore plus impressionnant. Derrière venait René, « Petite Cloche ». Tout juste vingt ans. Il se rongea les ongles. Sa tache de vin sur le nez ressemblait à une larme.

« On s'était mis d'accord, dit Casse-Tête.

– Tu crois qu'ils vont le traiter comment, Isidore, maintenant ? »

C'était Petite Cloche, d'habitude mutique, qui venait de parler. Tous méditèrent sa remarque. Après tout, c'était pour lui et son frère, surnommé sans originalité « Grande Cloche », qu'ils s'étaient réunis. Le coup de folie d'Arthur le touchait donc personnellement.

Ce dernier, comme s'il découvrait tout cela, resta les bras ballants, les yeux perdus dans le vide. Lola eut la satisfaction de voir qu'il ressentait parfois des émotions.

La Cigale, toujours au centre de la pièce, interrogea du regard ses quatre compagnons. Puis, comme personne

ne disait plus rien et que le silence était trop lourd, il demanda :

« Alors qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

Georges se tourna vers Petite Cloche. Celui-ci haussa les épaules. Il avait épuisé son stock de mots pour la journée. Tout le monde avait l'air épuisé. Lola ferma les yeux. Elle n'avait plus la force de se battre.

« On suit le plan, décida Georges. On attend. Et on prépare nos armes. »

CHAPITRE 5

Le Quai d'Orsay était en effervescence.

Des agents se précipitaient de tous côtés, l'un pour répondre au téléphone qui ne cessait de sonner, l'autre pour accueillir un témoin, un troisième pour interpellier des collègues avec une satisfaction malvenue. Des civils patientaient dans chaque recoin.

Dès qu'il arriva, Fabre se sentit pris à la gorge. Trop d'agitation, trop de surexcitation. Il savait ce que cela cachait : derrière la compassion, l'ivresse sinistre de l'enquête, des morts et de l'urgence. Ils participaient à un événement historique. Fabre avait connu ce sentiment durant la traque de Bonnot, et il n'avait aucune envie de le connaître à nouveau.

Son bureau lui servit de refuge. Les premières copies des interrogatoires s'y empilaient.

Il les parcourut : ce n'était que la répétition, à différents points de vue, des mêmes scènes.

Devant l'Opéra Garnier, deux hommes avaient déboulé en voiture. L'un était grand, les épaules larges, les mains puissantes ; des cheveux noirs de suie, une épaisse moustache. L'autre était très jeune, le visage anguleux et le teint pâle, une tache de vin sur le nez. Le premier était descendu de voiture sous le regard fébrile de son complice. Il avait jeté une bombe en criant « Vive l'anarchie ! », et ils avaient pris la clef des champs.

À la gare de l'Est, la même scène s'était reproduite avec un homme et une femme. Il était grand, blond, le nez évasé, une barbe mal entretenue. La femme avait le visage joufflu, un nez fin, de longs cheveux bruns bouclés, un grain de beauté sur la joue droite. Elle était restée au volant tandis qu'il jetait la bombe. Un agent de la paix avait assisté à la scène, trop loin pour intervenir.

Sur les Champs-Élysées, c'était presque la même chose. À ceci près que l'homme avait tué sept personnes. Et – Fabre l'apprenait ici – que son complice l'avait insulté quand il était revenu à la voiture. Ce qui confirmait leurs suppositions : un membre du collectif avait décidé de s'écarter du protocole prévu.

Au terme de deux longues heures à retrouver les mêmes faits dans tous les rapports, Fabre abandonna. Les trois scènes avaient été trop brèves, les témoins trop surpris pour en tirer quoi que ce soit. À l'Opéra, quelqu'un avait eu la présence d'esprit de relever la plaque, mais elle était probablement fautive de toute façon. Il laissa les derniers témoignages de côté et prit un moment pour mémoriser les visages des six anarchistes tels qu'ils étaient dessinés par l'un de leurs portraitistes.

Marquet vint échanger quelques mots. C'était un fonctionnaire ennuyeux et efficace, avec lequel Fabre n'avait aucune envie de collaborer. Les juges d'instruction avaient des idées arrêtées sur ce qu'il fallait faire, et il n'appréciait pas de suivre leurs lubies. Marquet le savait : chacun mènerait son enquête de son côté.

Après son départ, le commissaire nota sur une feuille de papier les noms des anarchistes qu'il connaissait et qu'il allait faire interroger. La liste était maigre. En fait, hormis Rirette, la plupart ne coopéreraient pas de leur plein gré.

À ce moment, Cerruti lui apporta les premiers comptes rendus sur les entrevues des proches des victimes. Il ne les

ouvrit pas. Il n'y aurait trouvé qu'incompréhension, douleur et colère.

« Il n'y a rien d'intéressant. »

C'était un résumé à la Cerruti : laconique, insensible, précis. Fabre le remercia, puis le regarda partir, avec son allure sévère.

Cerruti était une pierre gelée. Sans empathie. Et pourtant, Fabre sentait que la glace cachait mal une fièvre bouillonnante. D'où venait-elle ? Il n'en savait rien. Cerruti ne le savait peut-être pas lui-même. Quoi qu'il en soit, il l'avait pris sous son aile. On le désignait même parfois comme son « adjoint », et nombreux étaient les inspecteurs à s'interroger sur ce favoritisme. Fabre, lui, ne s'en préoccupait guère : il était sur le point de prendre sa retraite et se sentait le besoin, plus ou moins naïf, de former une « relève ». De toutes les relèves possibles, Cerruti était la plus intéressante. Le Corse ne s'embarrassait ni de politique, ni de faire des courbettes aux puissants du jour. C'était un policier animé par l'amour de l'Ordre. La chose était assez rare pour être appréciée. Et s'il ne connaissait pas l'origine de ce feu sinistre qui couvait sous la glace, cela n'empêchait pas le commissaire de comprendre que Cerruti appelait à l'aide, à sa manière.

Fabre se demanda s'il arrêterait, un jour, de vouloir venir en aide à tout le monde.

Après un moment de découragement, il quitta son bureau. Il avait besoin d'air.

La moitié du trajet vers la sortie était déjà faite, et il se prenait à rêver d'un bock de bière accompagné de saucisses, lorsqu'une voix désagréable l'interpella.

« Ah, commissaire, vous tombez bien ! »

Il se retourna, et regretta aussitôt d'être sorti de la sécurité de son bureau. Face à lui se tenait Ferdinand Garcin, l'un des dirigeants de la Brigade des recherches. Il n'appréciait que

modérément ce service chargé de récolter toutes sortes de renseignements sur toutes sortes de gens, et qu'on accusait parfois d'être une police politique. Pour sa part, il n'avait jamais eu le moindre doute sur la question : c'était bel et bien une police politique, dont les intentions n'étaient pas toujours démocratiques. Garcin, bien sûr, aurait nié.

« Notre homme vous attend. »

Un sourire satisfait fit trembloter ses joues rouges et grasses. On aurait pu croire que son visage était sculpté en gelée de porc. À vrai dire, tout son corps semblait constitué de gelée. Bedonnant, court sur pattes, affublé de larges favoris, Garcin avait davantage le physique d'un épicier tourangeau que d'un policier de l'ombre – ce qui le rendait d'autant plus dangereux.

Son sourire, toutefois, avait quelque chose de gluant, qui révélait sa personnalité profonde. Il aimait les cabales et les chemins de traverse. C'était un espion par nature.

Ils se dirigèrent dans un couloir presque désert. Fabre suivait à contrecœur en s'efforçant de se raisonner. Après tout, la personnalité de Garcin était sans importance du moment qu'il s'acquittait de sa tâche. En l'occurrence, on l'avait chargé de faire venir un mouchard infiltré dans les groupes anarchistes parisiens.

« Un article qu'il a écrit récemment dans *Le Libertaire* a servi de prétexte, expliqua-t-il d'une voix grave. Il buvait un verre avec des amis : les agents ont dû faire face à des huées, et notre homme a même giflé l'un des hommes chargés de l'embarquer. Il a fallu l'assommer. Bref, sa couverture est parfaite. »

Nouveau sourire, laissant penser que cette gelée de porc avait été empoisonnée. L'espion ouvrit la porte de son bureau. Un homme attendait, assis à côté du poêle. Il avait les cheveux en bataille, une barbe mal peignée, de petites lunettes rondes, un gilet troué.

Garcin se positionna à côté de la porte et fit signe à Fabre de s'asseoir face au mouchard. Celui-ci se leva et tendit une main molle.

« Gaston Verrier, annonça-t-il, mais on me connaît sous le nom de Bébert Létivier du côté des anars. J'écris des papelards pour *Le Libertaire* ou pour *L'Idée libre*, la nouvelle feuille de Lorulot. En temps normal, on m'embarque tous les six mois, pour que je fasse mes rapports.

– Cette fois, nous avons pris de l'avance, dit Fabre en s'asseyant. Vous savez pourquoi ?

– Bien sûr. Les trois bombes. Surtout celle du Flandres.

– Vous avez quelque chose pour nous ? »

Verrier haussa les épaules en se tordant la bouche. Comme tous les nuisibles dont la carrière consistait à se faire passer pour quelqu'un d'autre, il transpirait le mensonge.

Ce que Fabre détestait le plus, dans le monde de la Brigade des recherches, c'était l'atmosphère générale de méfiance : la plupart des agents doubles étaient en fait des agents triples ou quadruples, qui bouffaient à tous les râteliers, se faisaient racheter par le plus offrant. Très peu finissaient leur carrière au service de la police ; ils devenaient anarchistes ou se retrouvaient à la solde d'une puissance étrangère. Durant un temps, d'ailleurs, certains avaient été rachetés par les Brigades mobiles dans le but d'égarer la Sûreté, notamment pendant l'affaire Bonnot. La guerre des polices était aussi une guerre du renseignement.

En pensant à cela, Fabre eut l'impression d'avoir déjà entendu le nom de Verrier. Tandis qu'il fouillait dans sa mémoire, ce dernier répondait d'un ton sarcastique :

« Pas grand-chose ! Ce n'est pas le genre de projets qui se hurle sur les toits.

– D'ailleurs, ajouta Garcin, nous lui avons montré les descriptions des témoins. Il n'a reconnu personne.

– Non, commissaire. Désolé. Ni de près ni de loin. »

Fabre se passa la main sur le menton. Il y avait quelque chose d'étrange dans cet interrogatoire. Garcin n'aurait jamais fait venir l'un de ses agents s'il n'était pas certain d'en tirer quelque chose.

« Donc, vous êtes en train de me dire que vous ne savez rien ?

– Je n'ai pas dit ça. »

Voilà qui ne tarderait pas à l'énerver. Il n'avait pas de temps à perdre avec les amusements d'un rat qui voulait se faire mousser.

« Donc ?

– Il y a des choses qui se disent. »

Verrier se pencha vers Fabre.

« Un complice de Bonnot est revenu. Il va venger ses frères d'armes en mettant Paris à feu et à sang. »

C'était le ton qu'aurait pu prendre un mauvais acteur incarnant Iago. Fabre en était maintenant convaincu : on le menait en bateau.

« Venger Bonnot ? Avec deux ans de retard ? »

Verrier se recula en prenant un air désolé.

« Je n'en sais pas plus. »

Il y eut un silence. Fabre se leva et alla jusqu'à la fenêtre.

Quelques péniches remontaient la Seine sous le jour déclinant. Une vue apaisante. En temps normal, du moins. Ce soir, en dépit du panorama et de son tempérament d'ordinaire tranquille, le commissaire avait envie d'arracher une à une les dents de Gaston Verrier.

« Mais dans ce cas, songea-t-il à voix haute, pourquoi agir ainsi ? Pourquoi démolir deux pans de mur, et lancer une bombe au Flandres ? En quoi est-ce une vengeance ? »

Il vit le reflet de Verrier hausser les épaules. Une fois de trop.

« Vous savez, la logique des anarchistes... Avec tout ce que j'entends, je ne m'étonne plus de rien. Ils sont capables de

désigner n'importe quel coupable, pour n'importe quoi. D'ici à ce qu'il ait décidé que toute la bourgeoisie était responsable, voire les murs de la ville... »

Fabre se tourna vers Garcin sans cacher son agacement :

« C'est toute l'analyse dont sont capables vos mouchards ? Ils colportent toutes les rumeurs qui passent, sans se poser de questions ? »

Garcin gloussa, ce qui accentua la colère de Fabre.

« J'ai du mal à y croire, dit-il en s'efforçant de garder son calme. Pour tout dire, c'est l'histoire que je m'attendais à lire dans les mauvais journaux de demain. On dirait une rumeur faite exprès pour cacher la v... »

Il s'arrêta net. Il se souvenait, à présent, de Gaston Verrier. Garcin lui jeta une œillade complice. Fabre était estomaqué : tout cela n'avait donc été qu'un préambule permettant à Garcin de s'amuser ? Il faut dire que, comme les chats, Garcin ne savait jouer qu'avec des proies à sa merci.

Au moins, il devinait la marche à suivre :

« Quel a été votre prétexte pour embarquer notre ami ?

– Articles faisant l'apologie de l'illégalité, répondit Garcin avec une satisfaction cruelle. Mais “Bébert Létivier” est lié à des crimes plus graves. Des vols, des escroqueries, et même une affaire de meurtre... »

Fabre hocha la tête. La réaction de Garcin le confirmait : Verrier mentait et il fallait faire pression sur lui. Il se tourna vers leur mouchard, qui avait perdu des couleurs.

« Vous étiez passé au service des Brigades mobiles lors de l'affaire Bonnot.

– C'est vrai, répondit Garcin. Mais je n'oserais croire que... »

Fabre le coupa d'un geste. Les jeux pervers de l'espion le fatiguaient. Il lui avait amené un homme à faire parler... sans lui exposer les règles du jeu. Était-ce pour le seul plaisir ? Ou

espérait-il qu'une fois les vraies allégeances du mouchard identifiées, celui-ci leur donnerait une piste substantielle ? Fabre chassa ces interrogations. Cela attendrait.

« Nous avons passé l'éponge, dit-il. Il fallait reprendre des relations cordiales avec les Brigades mobiles, et le départ de Lépine a offert à Hennion la possibilité de créer un pont entre les deux services... Mais je ne serais pas étonné si cette nouvelle affaire décidait la Première brigade à reprendre ses mauvaises habitudes, dans l'espoir de nous enterrer une bonne fois pour toutes. »

En fait, il en était persuadé. La Première brigade voulait la peau de la Sûreté, c'était de notoriété publique. Avec un mouchard, cependant, Fabre préférait accumuler les nuances inutiles. Cela rendait les enjeux plus flottants et mettait Verrier dans une position délicate, puisque les camps n'étaient pas nettement tracés.

Faisant mine de réfléchir à voix haute, comme s'il était seul, le commissaire ajouta :

« Et voilà que vous venez nous voir avec une rumeur qui ressemble au fruit de l'imagination d'un fait-diversier de bas étage... »

Un silence. Puis :

« Soyez franc avec moi, Gaston. Pour qui travaillez-vous ? »

Verrier était blanc comme un linge. Il secoua la tête, sans conviction. Sa bouche était ouverte mais aucun son n'en sortait.

« Réfléchissez bien, insista Garcin. Nous avons de quoi vous mettre au trou.

– Vous ne pouvez pas...

– Bébert Létivier a largement de quoi être envoyé à Cayenne.

– Et ne comptez pas sur les Brigades mobiles pour venir à votre secours, acheva Fabre. Ce ne serait pas dans leur intérêt. »

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

CORINNE BERNARD
RELECTURE

HERVÉ DELOUCHE
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÉ
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

FLORA MORICET
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2022

